



Madame de Sévigné

Correspondance

I

TEXTE ÉTABLI, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ
PAR ROGER DUCHÊNE

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

MADAME DE SÉVIGNÉ

Correspondance

I

(mars 1646 - juillet 1675)

TEXTE ÉTABLI, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ
PAR ROGER DUCHÊNE

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1972.

CORRESPONDANCE
DE M^{me} DE SÉVIGNÉ

I. DE BUSSY-RABUTIN ET DE LENET¹

[À Paris, Mardi saint 27^e mars 1646^a.]

Salut à vous! gens de campagne,
À vous, immeubles de Bretagne,
Attachés à votre maison
Au-delà de toute raison².
Salut à tous deux! quoique indignes
De nos saluts et de ces lignes,
Mais un vieux reste d'amitié
Nous fait avoir de vous pitié,
Voyant le plus beau de votre âge
Se passer en votre village,
Et que vous perdez aux Rochers
Des moments à tous autres chers.
Peut-être que vos cœurs tranquilles,
Censurant l'embarras des villes,
Goûtent aux champs en liberté
Le repos et l'oisiveté.
Peut-être aussi que le ménage
Que vous faites dans le village
Fait aller votre revenu
Où jamais il ne fût venu.
Ce sont raisons fort pertinentes,
D'être aux champs pour doubler ses rentes,
D'entendre là parler de soi,
Conjointement avec le Roi,
Soit aux jours⁴, ou bien à l'église,
Où le prêtre dit à sa guise :
« Nous prions tous notre grand Dieu
Pour le Roi, et Monsieur du lieu;
Nous prions aussi pour Madame,
Qu'elle accouche sans sage-femme;
Prions pour les nobles enfants

Qu'ils auront d'ici à cent ans.
 Si quelqu'un veut prendre la ferme,
 Monseigneur dit qu'elle est à terme,
 Et que l'on s'assemble à midi.
 Or disons tous *De profundis*¹
 Pour tous Messeigneurs ses ancêtres, »
 Quoiqu'ils soient en enfer peut-être.
 Certes ce sont là des honneurs
 Que l'on ne reçoit point ailleurs;
 Sans compter l'octroi de la fête,
 De lever tant sur chaque bête,
 De donner des permissions,
 D'être chef aux processions,
 De commander que l'on s'amasse
 Ou pour la pêche, ou pour la chasse,
 Rouer de coups qui ne fait pas
 Corvée de charrue ou de bras,
 Donner à filer la poupée²,
 Où Madame n'est point trompée;
 Car on rend *ribaine-ribon*,
 Plus qu'elle ne donne, dit-on.
 L'ordre voulait *ribon-ribaine*³,
 Mais d'ordre se rit notre veine,
 Et pour rimer à ce dit-on,
 Elle renverse le *dictum*⁴.

2. DE BUSSY-RABUTIN

Du camp de Hondschoote,
 ce [dimanche] 21^e octobre 1646⁵.

À vous qui aimez les détails, Madame, je m'en vais vous
 en faire un de cette campagne, qui, je crois, ne vous déplaîra
 pas. C'est proprement à dire un éloge de Monsieur le Duc⁶,

*Pour vous conter ce qu'à Courtrai,
 Firent ses soins et sa prudence ;
 Sans elle (pour dire le vrai)
 Nous fussions retournés en France.
 Quoique tout cède à son grand cœur,
 Que rien n'égale sa valeur,
 Peut-être en a-t-on vu jadis d'aussi brillante ;
 Mais il est encore inouï
 Qu'à l'âge où la bile régente,
 On ait été jamais aussi prudent que lui.*

Il est certain, ma chère cousine, qu'on n'a jamais vu tant de conduite avec tant de jeunesse.

*Après cette expédition,
Nous marchâmes à la bruyère,
Pour y faire la jonction
De ces gros avaleurs de bière¹.*

*Un prisonnier nous dit d'un cœur sincère
Que l'Archiduc², la veille, opinait au combat
(Car c'est en ces grands coups d'État
Que le conseil d'Espagne hasarde) ;
Mais qu'ayant su de grand matin
Que le Duc avait l'avant-garde,
Il avait changé de dessein.*

Nous avons donné rendez-vous aux Hollandais au canal de Bruges, pour leur prêter six mille hommes, afin qu'ils en fissent une diversion considérable. Les ennemis, qui en voyaient la conséquence, s'étaient postés à l'entrée de la plaine, pour s'opposer à notre jonction; mais la nouvelle qu'ils eurent que Monsieur le Duc avait l'avant-garde les obligea de se retirer sous les murailles de Bruges.

*Par la plaine marchant et les jours et les nuits,
Et par une chaleur mortelle,
Un de mes meilleurs amis³
M'engagea dans sa querelle.
Quoique rien ne fût plus léger
Que le sujet qui nous put obliger
De faire voir notre courage,
Mon ami deux fois se battit.
La première j'eus l'avantage,
Mais comme seul à seul il revint au conflit,
Il fut tué, dont ce fut grand dommage.*

Pour vous expliquer ceci un peu plus clairement, Madame, je vous dirai que le chevalier d'Isigny et moi, nous eûmes querelle contre des officiers d'infanterie pour un verre d'eau. On l'appela, je le servis, et je désarmai mon homme. Le sien, n'étant pas content, le refit appeler le lendemain, seul à seul, et le tua.

*À Bergues-Saint-Vinox, on fit ces deux combats ;
On en fit même encore d'autres,
Que je ne vous conterai pas,
Comme moins sanglants que les nôtres.
Mais enfin Saint-Vinox, privé de tout secours,
Ne dura pas plus de deux jours,
Et de là, de Mardick nous fîmes l'entreprise.
Si je voulais vous faire le portrait
Des hasards que courut le prince avant la prise,*

Je n'aurais jamais fait.

*Ce fut là que, pour mon bonheur,
L'ennemi rasant la tranchée,
Devant ce prince, j'eus l'honneur
De tirer une fois l'épée.
Ce fut en cette occasion
Qu'il fit lui-même une action
Digne d'éternelle mémoire,
Et que m'ayant d'honneur comblé,
Il se déchargea de la gloire
Dont il se trouvait accablé.*

Je ne vous saurais dire, ma chère cousine, combien Monsieur le Duc prôna le peu que je fis en cette sortie. Mais ce qui la rendit plus considérable, ce furent les choses qu'il y fit, et la mort ou les blessures des gens de qualité qui s'y trouvèrent¹, et tout cela me fit honneur parce que je commandais en cette occasion.

*Mardick enfin s'étant rendu,
Gaston² se retira rempli de renommée,
Mais il n'emporta pas ni toute la vertu,
Ni tout le bonheur de l'armée.
Le prince, malgré ce départ,
En eut encore une assez bonne part ;
Car, sans laisser reprendre haleine
Aux ennemis qu'il insulta,
À la barbe de Caracène³
Il prit Furne et l'accommoda.*

Pendant qu'il fortifiait cette place, il prit ses mesures avec la cour et avec les Hollandais pour faire le siège de Dunkerque.

*La Rochelle des Pays-Bas,
Cette inexorable pucelle,
Eut pour mon prince des appas
Qui le firent amoureux d'elle.
Cet amant par mille travaux
Ôta l'accès à ses rivaux
Tant sur la terre que sur l'onde,
Et pressa la place si fort
Qu'il fit douter à tout le monde
S'il n'irait point de Dunkerque à Nieuport.*

Il est vrai que ce siège alla fort vite, et que sans le mauvais temps, nous aurions pu entreprendre encore quelque chose de considérable.

*Sans les eaux, le froid et le vent,
Seules ressources de l'Espagne,
Mon prince eût poussé plus avant*

*Les merveilles de sa campagne.
Et moi, je finirais mes récits de combats
Et l'éloge de Son Altesse,
En vous parlant de ma tendresse,
Si je n'étais un peu trop las¹.*

3. À BUSSY-RABUTIN

Des Rochers, le [dimanche] 15^e mars [1648]².

Je vous trouve un plaisant mignon de ne m'avoir pas écrit depuis deux mois. Avez-vous oublié qui je suis, et le rang que je tiens dans la famille ? Ah ! vraiment, petit cadet, je vous en ferai bien ressouvenir ; si vous me fâchez, je vous réduirai au lambel³. Vous savez que je suis sur la fin d'une grossesse, et je ne trouve en vous non plus d'inquiétude de ma santé que si j'étais encore fille. Eh bien, je vous apprends, quand vous en devriez enrager, que je suis accouchée d'un garçon⁴, à qui je vais faire sucer la haine contre vous avec le lait, et que j'en ferai encore bien d'autres, seulement pour vous faire des ennemis. Vous n'avez pas eu l'esprit d'en faire autant, le beau faiseur de filles⁵.

Mais c'est assez vous cacher ma tendresse, mon cher cousin ; le naturel l'emporte sur la politique. J'avais envie de vous gronder de votre paresse^a depuis le commencement de ma lettre jusqu'à la fin ; mais je me fais^b trop de violence, et il en faut revenir à vous dire que M. de Sévigné et moi vous aimons fort, et que nous parlons souvent du plaisir qu'il y a d'être avec vous^c.

4. DE BUSSY-RABUTIN

[À Valence,] le [dimanche] 12^e avril, [jour de Pâques 1648]⁶.

Pour répondre à votre lettre du 15^e de mars, je vous dirai, Madame, que je m'aperçois que vous prenez une certaine habitude de me gourmander, qui a plus l'air de maîtresse que d'amie. Prenez garde à quoi vous vous engagez ; car enfin, quand je me serai une fois bien résolu à souffrir, je voudrai avoir les douceurs des amants, aussi bien que les rudesses. Je sais que vous êtes chef des armes, et que je dois du respect

à cette qualité, mais vous abusez un peu trop de mes soumissions. Il est vrai que vous êtes aussi prompte à vous apaiser qu'à vous mettre en colère, et que si vos lettres commencent par : *Je vous trouve un plaisant mignon*¹, elles finissent par : *Nous vous aimons fort M. de Sévigné et moi*.

Au reste, ma belle cousine, je ne vous régale point sur la fécondité dont vous me menacez, car, depuis la loi de grâce, on n'en a pas plus d'estime pour une femme, et quelques modernes même, fondés en expérience, en ont moins fait de cas². Tenez-vous-en donc, si vous m'en croyez, au garçon que vous venez de faire; c'est une action bien louable. Je vous avoue que je n'ai pas eu l'esprit d'en faire autant. Aussi envie-je ce bonheur à M. de Sévigné plus que chose du monde.

J'ai fort souhaité que vous vinssiez tous deux à Paris quand j'y étais. Mais maintenant je serais bien fâché que vous y allassiez, c'est-à-dire que vous eussiez des plaisirs sans moi³. Vous n'en avez déjà que trop en Bretagne³.

< Je m'accommode fort de M. de Launay-Lyais⁴. Il recevra de moi toutes les assistances et tous les bons offices que je puis rendre à un de mes amis auprès de Monsieur le Prince. Il est honnête homme, et ma chère cousine me l'a recommandé; je vous laisse à penser si je le servirai. >

5. DE BUSSY-RABUTIN

À Paris, ce [dimanche] 15^e novembre 1648⁵.

J'ai voulu d'abord écrire à chacun de vous en particulier, mais la réflexion de la peine m'en a rebuté; de faire aussi des baisemains à l'un dans la lettre de l'autre, j'ai appréhendé que l'apostille ne l'offensât. De sorte que j'ai pris le parti de vous écrire à tous deux, l'un portant l'autre.

La plus sûre nouvelle que j'aie à vous apprendre, c'est que je me suis fort ennuyé depuis que je ne vous ai vus. Il faut dire la vérité, je ne le prévoyais pas quand je sortis d'auprès de vous. Au contraire, allant voir cette petite brune pour qui vous m'avez vu le cœur un peu tendre, je croyais que je ne songerais plus que vous fussiez au monde. Cependant je m'étais trompé. La petite brune m'avait, ce qu'on appelle, sauté aux yeux; je ne lui avais dit que deux mots. C'est une beauté surprenante, de qui la conversation guérit. On peut dire que pour l'aimer, il ne la faut voir qu'un moment, car si on la voit davantage, on ne l'aime plus. Voilà où j'en suis :

*Ainsi c'est vous aujourd'hui
Qui causez tout mon ennui.*

Au reste, mes chers, je vous demande des nouvelles de la santé de notre oncle¹. Je vous prie de l'entretenir toujours de propos joyeux; faites-le rire à gorge déployée quand même il en devrait tousser un peu. Dites-lui de ma part qu'il se conserve plus qu'il ne fait, et que s'il ne se veut aimer pour lui, il s'aime pour moi, qui l'aime plus que moi-même. Je n'en dirai pas davantage : aussi bien suis-je persuadé que cela ne servirait de rien, et que vous êtes des fripons qui vous donnerez bien de garde de faire valoir mon bon naturel. De l'humeur dont je vous connais, vous enrageriez qu'on m'aimât autant ou plus que vous.

Si vous ne revenez bientôt ici, je m'en irai vous retrouver; aussi bien mes affaires ne s'achèveront-elles qu'après les Rois². Mais ne pensez pas revenir l'un sans l'autre, car autrement je ne suis pas homme à me payer de raison^a.

<Depuis que je vous ai quittés, je ne mange presque plus. Vous qui présumez de votre mérite, ne manquerez pas de croire que le regret de votre absence me donne ce dégoût; point du tout : ce sont les soupes de maître Crochet³ qui me dégoûtent de toutes les autres.>

6. DE BUSSY-RABUTIN

A Saint-Denis, le [dimanche 7^e] février 1649⁴.

J'ai longtemps balancé à vous écrire, ne sachant si vous étiez devenue mon ennemie, ou si vous étiez toujours ma bonne cousine, et si je devais vous envoyer un laquais, ou un trompette⁵. Enfin me ressouvenant de vous avoir ouï blâmer la brutalité d'Horace, pour avoir dit à son beau-frère qu'il ne le connaissait plus depuis la guerre déclarée⁶ entre leurs républiques, j'ai cru que l'intérêt de notre parti ne vous empêcherait pas de lire mes lettres, et pour moi, hors le service du Roi mon maître, je suis votre très humble serviteur.

Ne croyez pas, ma chère cousine, que ce soit ici la fin de ma lettre; je vous veux dire encore deux mots de notre guerre.

Je trouve qu'il fait bien froid pour faire garde. Il est vrai que le bois ne nous coûte rien ici, et que nous y faisons grande chère à bon marché. Avec tout cela je m'y ennuie fort, et sans l'espérance de vous faire quelque plaisir au sac de Paris, et que vous ne passerez que par mes mains, je ne pense pas que je ne désertasse; mais cette vue me fait prendre patience.

J'envoie ce laquais pour me rapporter de vos nouvelles, et pour me faire venir mes chevaux de carrosse, sous le nom de notre oncle le grand prieur⁷. Adieu, ma chère cousine.

7. DE BUSSY-RABUTIN

À Saint-Denis, ce [vendredi 5^e] mars 1649¹.

C'est à ce coup que je vous traite en ennemie, en vous écrivant par mon trompette. La vérité est que je l'envoie au maréchal de La Mothe² pour le prier de me renvoyer les chevaux de carrosse du grand prieur³ de France, notre oncle, que ses domestiques ont pris comme on me les amenait. Je ne vous prie pas de vous y employer, car c'est votre affaire comme la mienne, mais nous jugerons par le succès de votre entremise quelle considération on a pour vous dans votre parti; c'est proprement à dire que nous aurons bonne opinion de vos généraux, s'ils font le cas qu'ils doivent de vos recommandations.

J'arrive présentement de notre expédition de Brie-Comte-Robert⁴, las comme un chien; il y a huit jours que je ne me suis dépouillé. Nous sommes vos maîtres, mais il faut avouer que ce n'est pas sans peine. La guerre de Paris commence fort à m'ennuyer. Si vous ne mourez promptement de faim⁵, nous mourrons bientôt de fatigue. Rendez-vous ou nous nous allons rendre. Pour moi, avec tous mes autres maux, j'ai encore une extrême impatience de vous voir. Si le cardinal Mazarin avait à Paris une cousine faite comme vous, je me trompe fort, ou la paix se ferait à quelque prix que ce fût⁶. Tant y a que je la ferais, moi, car, sur ma foi, je vous aime fort.

8. DE BUSSY-RABUTIN

À Saint-Denis, ce [samedi 6^e] mars 1649⁷.

Tant pis pour ceux qui vous ont refusé, ma belle cousine. Je ne sais pas si cela leur fera grand profit, mais je sais bien que cela ne leur fait pas grand honneur. Pour moi, je suis tout consolé de la perte de mes chevaux par les marques d'amitié que j'ai reçues de vous en cette rencontre. Pour M. de La Mothe, maréchal de la Ligue, s'il a jamais besoin de moi, il trouvera un chevalier peu courtois⁸.

Mais parlons un peu de la paix : qu'en croit-on à Paris ? L'on en a ici une fort méchante opinion. Cela est étrange que les deux partis la souhaitent et qu'on n'en puisse venir à bout⁹.

Vous m'appellez *insolent* de vous avoir mandé que nous avions pris Brie; est-ce qu'on dit à Paris que cela n'est pas vrai¹⁰ ? Si nous en avions levé le siège, nous aurions été bien

inquiets, car pour vos généraux, ils ont eu toute la patience imaginable, et toute la tranquillité. Nous aurions tort de nous en plaindre.

Voulez-vous que je vous parle franchement, ma belle cousine ? Comme il n'y a point de péril pour nous à courre avec vos gens, il n'y a point aussi d'honneur à gagner¹. Ils ne disputent pas assez la partie; nous n'y avons point de plaisir. Qu'ils se rendent, ou qu'ils se battent bien. Il n'y a, je crois, jamais eu que cette guerre où la fortune n'ait point eu de part. Quand nous pouvons tant faire que de vous trouver, c'est un coup sûr à nous que de vous battre, et le nombre ni l'avantage du lieu ne peuvent pas seulement faire balancer la victoire.

Ah! que vous m'allez haïr, ma belle cousine! Toutes les fleurettes du monde ne pourront pas vous apaiser.

9. À PIERRE LENET

[À Paris,] ce [dimanche] 14^e mars [1649²].

Monsieur,

C'est pour vous remettre bien avec moi qu'après m'avoir refusé du blé en général, vous m'envoyez des douceurs en particulier. Pour vous dire la vérité, ce n'est pas sans raison que vous vous servez de cette finesse pour me rapaiser, car le bruit qui courait ici, que vous passiez la main habilement par-dessus le boisseau pour empêcher que la mesure ne fût comble, m'avait donné une telle rage contre vous que je ne mettais guère de différence de votre cruauté à celle d'un Polonais³. Mais aujourd'hui, par votre soin, vous m'avez absolument gagnée et mes sentiments sont tellement changés que la plus grande joie que j'espère de la paix sera votre retour, et le plaisir de vous entretenir et tourner en ridicule ce qui le mérite de part et d'autre.

Si M. de S[évigné]^a était ici, il vous rendrait grâce, comme moi, des offres que vous lui faites, mais notre ami Bussy vous pourra dire où il est depuis deux mois⁴. Contentez-vous donc de mes seules reconnaissances, et de la protestation que je vous fais de vous honorer plus que tous les hommes du monde. Il est impossible

d'avoir eu l'honneur de vous voir sans avoir pour vous une estime tout extraordinaire, et puisque souvent nous avons pensé crever de rire ensemble¹, faites vos conclusions, et jugez vous-même que je suis avec passion,

Monsieur,

Votre très humble et obéissante servante.

M. D. R. C.

À Monsieur, Monsieur Lenet, conseiller d'État. À Corbeil.

10. À PIERRE LENET

[À Paris,] ce [samedi] 20^e mars à minuit [1649].

Monsieur,

Vous faites des triolets comme celui même qui les a inventés². Quand le siège n'aurait servi qu'à vous donner cette science, vous devez vous en souvenir toute votre vie. Je vous en dirais davantage, si je n'étais prête d'aller aux Quinze-Vingts³, et qu'une saignée m'empêche de vous faire réponse en triolets. Excusez donc une pauvre estropiée qui est avec passion,

Monsieur,

Votre très humble servante,

M. DE RABUTIN CHANTAL.

À Monsieur, Monsieur Lenet, conseiller d'État.

11. À PIERRE LENET

[À Paris,] ce [jeudi] 25^e mars [1649].

Monsieur,

Vous me permettrez de souhaiter la paix⁴, car je trouve, avec votre permission, qu'une heure de conversation vaut mieux que cinquante lettres. Quand vous serez ici et que j'aurai l'honneur de vous voir, je vous ferai demeurer d'accord que la guerre est une fort

sotte chose. J'en souhaite la fin avec passion, et la continuation de vos bonnes grâces, dont je fais une estime tout extraordinaire, et suis avec vérité,

Monsieur,

Votre très humble et obéissante servante,

M. DE RABUTIN CHANTAL.

À Monsieur, Monsieur Lenet, conseiller d'État.

12. DE MATHIEU DE MONTREUIL¹

[À Paris, été 1650]².

Qui le croirait ? par cette chaleur, il n'y a que des tuiles entre le soleil et moi. Je ne serai pas si mal dans votre salle, et puis j'ai ouï dire que les plus honnêtes gens ne font que se morfondre auprès de vous³. Je vous supplie donc très humblement, quand votre demoiselle vous dira tout à l'heure : « C'est un tel qui demande s'il sera le bienvenu, » de répondre *oui*. Aussi bien quand vous auriez dit *non*, je ne sais si je ne passerais point outre. Je brûle de chaud, et d'envie de vous voir. Songez donc à ce que vous ferez, et n'allez pas me réduire au point de vous désobéir. J'en serais fâché, car je suis avec un profond respect,

Madame, votre, etc.

13. À MATHIEU DE MONTREUIL

[À Paris, été 1650.]

Oui⁴.

14. DE BUSSY-RABUTIN

Au camp de Montrond,
ce [samedi] 2^e juillet 1650.

Je me suis enfin déclaré; je vous l'avais bien dit, ma belle cousine, ce n'a pas été sans de grandes répugnances, car je sers contre mon Roi un prince qui ne m'aime pas. Il est vrai

que l'état où il est me fait pitié; je le servirai donc pendant sa prison comme s'il m'aimait, et s'il en sort jamais, je lui remettrai sa lieutenance, et je le quitterai aussitôt¹.

Que dites-vous de ces sentiments-là, Madame? Ne les trouvez-vous pas grands et nobles?

Au reste, écrivons-nous souvent. Le Cardinal n'en saura rien, et au pis aller, si on vous envoie une lettre de cachet, il est beau à une femme de vingt ans d'être mêlée dans les affaires d'État. La célèbre Mme de Chevreuse n'a pas commencé de meilleure heure². Pour moi, je vous l'avoue, ma belle cousine, j'aimerais assez à vous faire faire un crime, de quelque nature qu'il fût.

Quand je songe que nous étions déjà l'année passée dans des partis différents, et que nous y sommes encore aujourd'hui, quoique nous en ayons changé, je crois que nous jouons aux barres³. Cependant votre parti est toujours le meilleur, car vous ne sortez point de Paris, et moi je vais de Saint-Denis à Montrond, et j'ai peur qu'à la fin je n'aille de Montrond au diable.

Pour nouvelles, je vous dirai que je viens de défaire le régiment de Saint-Aignan. Si le maître de camp y avait été en personne⁴, je n'en aurais pas eu si bon marché.

Le sieur de Launay-Lyais vous dira la vie que nous faisons⁵. C'est un garçon qui a du mérite, et que, par cette considération, je servirai volontiers; mais la plus forte sera parce que vous l'aimez, et que je croirai vous faire plaisir.

15. À MÉNAGE⁶

[À Paris, juillet-août 1650⁷].

Si vous n'aviez point voulu me conter cette vilaine affaire de Mme de Bretigny⁸, vous auriez pu à bon marché, c'est-à-dire avec trente larmes, vous faire passer auprès de moi pour l'homme du monde le plus passionné. Mais trop parler nuit quelquefois, et vous m'avez mise au point qu'il n'y a plus qu'une léthargie de deux heures, ou une mort comme celle d'un certain Tiridate que je connais⁹, qui me puisse persuader que vous êtes touché de mon départ. Voilà ce que c'est que de conter de petites historiettes mal à propos.

Il faut pourtant que je vous avertisse que vous avez du temps pour songer à ce que vous voulez faire pour me témoigner votre désespoir; car depuis que je ne

vous ai vu, on ne m'a rien dit sur ce chapitre-là. On a vu deux fois la *Chimène* à gogo et je ne sais si c'est pour cela que l'on me fait fort froid, mais j'ai remarqué une furieuse glace, depuis deux jours, et je crois même que c'est parce qu'on ne me parle point qu'on ne me dit rien de fâcheux¹.

J'avais hier dessein de vous aller voir, mais je n'eus ni carrosse ni chevaux, et n'en ai point encore aujourd'hui, tellement que je suis à mes amies. Si j'étais tout de même à mes amis, vous y auriez bonne part. Je vis hier le président Charreton² qui parle, ce me semble, avec plus d'emphase que jamais. Ne venez point ici que vous n'ayez de mes nouvelles. Ce sera bientôt, je vous en réponds³.

16. DE MATHIEU DE MONTREUIL

[À Paris, jeudi 19 janvier 1651]⁴.

Comme votre mérite ne saurait demeurer longtemps en un lieu sans éclat, il court un bruit que vous êtes à Paris⁵. Je ne le saurais croire; c'est une des choses du monde que je souhaite le plus, et ces choses-là n'arrivent point. J'envoie pourtant au hasard savoir s'il est vrai, afin qu'en ce cas je ne sois plus malade. Ce ne sera pas le premier miracle que vous aurez fait; dans votre illustre race, on les sait faire de mère en fils. Vous savez que Mme de Chantal y était fort sujette, et tous les honnêtes gens qui vous voient et qui vous entendent demeurent d'accord que monsieur son fils, qui était votre père, a fait un grand miracle⁶. Je vous supplie donc, si vous êtes de retour, de ne vous point faire celer, afin que, tantôt, j'aie le plaisir de me porter bien et l'honneur de vous voir. C'est une grâce que je crois mériter autant qu'autrefois, puisque je suis aussi étourdi, aussi fou, et disant les choses tout aussi mal à propos que jamais. Je ne songe pas qu'encore que je ne sois point changé, vous pourriez bien être changée, et au lieu de la lettre monosyllabe que je reçus de vous l'an passé, dans laquelle il y avait *Oui*, m'en envoyer une de même longueur, où il y aurait *Non*. Mais *Dieu sur tout*⁷ : c'est une sentence que je viens de trouver dans mon almanach, en regardant quel jour nous avons du mois; c'est le 19^e. Je suis, avec tout le sérieux et tout le respect dont je suis capable (le premier n'est pas grand, l'autre si),

Votre très humble serviteur.

377. De Bussy-Rabutin — À Chaseu, ce [dimanche]
6^e janvier 1675. 702
 À Madame de Grignan 703
378. À Bussy-Rabutin — À Paris, ce [dimanche]
20^e janvier 1675. 703
 À Mademoiselle de Bussy 704
 De Madame de Grignan 704
379. De Bussy-Rabutin — À Chaseu, ce [mercredi]
20^e mars 1675. 705
 De Mademoiselle de Bussy 706
 À Madame de Grignan 707
380. À Bussy-Rabutin — À Paris, ce [mercredi]
3^e avril 1675. 708
381. De Bussy-Rabutin — À Chaseu, ce [dimanche des
Rameaux] 7^e avril 1675. 709
 De Mademoiselle de Bussy 710
 De Mademoiselle de Bussy 711
382. À Bussy-Rabutin — À Paris, ce [vendredi]
10^e mai 1675. 711
 De Corbinelli 711
 De Corbinelli à Mademoiselle de Bussy 712
 De Madame de Grignan 712
383. De Bussy-Rabutin — À Chaseu, ce [vendredi]
10^e mai 1675. 712
 De Mademoiselle de Bussy 714
 À Corbinelli 714
 De Mademoiselle de Bussy à Corbinelli 714
 À Madame de Grignan 714
384. À Bussy-Rabutin — À Paris, ce [mardi] 14^e mai
1675. 715
385. De Bussy-Rabutin — À Chaseu, ce [samedi]
18^e mai 1675. 715
386. À Madame de Grignan — À Livry, lundi 27 mai
[1675]. 716
387. À Madame de Grignan — À Paris, mercredi
29^e mai [1675]. 717
 Du cardinal de Retz 719
388. À Madame de Grignan — À Paris, vendredi
31^e mai [1675]. 720
389. À Madame de Grignan — À Paris, mercredi
5 juin [1675]. 722
 De Madame de Coulanges 725
390. À Madame de Grignan — À Paris, vendredi
7 juin [1675]. 726

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LES LETTRES
DE MADAME DE SÉVIGNÉ
ET DE SES CORRESPONDANTS
DE MARS 1646
À JUILLET 1675

Introduction, Chronologie, Généalogies
Note sur le texte, notes et variantes
par Roger Duchêne

*Portrait de la marquise de Sévigné,
attribué à Mignard (Château des Rochers).*